

Post

« Les noms propres m'échappent absolument. »
ROUSSEAU, *Confessions*.

Je t'écris en ta langue sans savoir si ça diminue ou non les risques de malentendu. Je sais en écrivant que je n'aurai pas de réponse, que je ne saurai sans doute jamais si tu as compris ce que je vais essayer de dire, si tu m'as reconnu sous ce nom, ni sans doute si tu as jamais reçu cette lettre, ni, dans l'hypothèse où tu l'auras bien reçue, si d'autres l'auront ouverte et lue avant toi. Je la remplirai à tout hasard de fausses pistes à leur intention, espérant que tu sauras ne pas les suivre. Je ne peux ici que me fier à toi, car je ne peux pas signaler ouvertement quels passages tu dois lire comme faux, pas même adressés à toi, et lesquels sont pour toi seul. Tu le vois, je n'ai pas pu éviter de leur dire, comme à toi, qu'il y a de tels passages, qu'ils vont ainsi chercher, tout comme je suis obligé de mettre ton adresse sur l'enveloppe et ainsi t'exposer plus encore.

Dudding

Je saurai peut-être qu'ils ont intercepté cette lettre à sa publication, si jamais elle est publiée – mais je me rassure en me disant que c'est peut-être justement la meilleure façon de te la faire parvenir, et j'ai la certitude qu'ils ne parviendront pas, par coupures et falsifications, à supprimer tout ce qu'elle contient pour toi seul. Et comme ils n'ont certainement pas intérêt à la supprimer entièrement, je me sers finalement de leur police pour te porter ce courrier. Tu m'en pardonneras le ton académique, toutes ces citations, dans lesquelles tu sauras lire mieux que moi, et que tu débusqueras mieux que quiconque là où elles ne sont pas explicitement signalées : cela faisait partie de ma première tentative naïve de te faire passer le message, sous couvert de conférences et d'exposés – j'avais fait semblant d'être anglais pour les raisons que tu sais ou que tu verras – dont tu devineras aisément les lieux et les prétextes, si tu ne les as pas déjà entendus, ou lus, en partie. Pardonne-moi d'en reprendre ici des morceaux, qui ne sont peut-être pas l'essentiel, mais tout ce que je peux espérer t'envoyer pour l'instant ¹.

1. L'essentiel de ce texte était déjà écrit quand est paru l'admirable livre de Peggy Kamuf, *Signature Pieces : on the Institution of Authorship*, Ithaca (N.Y.), Cornell University Press, 1988 (à paraître en traduction française aux éditions Galilée). Peggy Kamuf s'intéresse aux mêmes problèmes que nous en interrogeant en grande partie les mêmes textes. Mais si les deux analyses convergent souvent, et je m'en réjouis, elles sont parfois très différentes (notamment peut-être dans la lecture du *Contrat social* et du législateur), ce qui justifiera, je l'espère, la publication du présent ouvrage.

L'Anglais

L'internationalité du Collège International de Philosophie ne vise certainement pas à annuler ou à résorber la diversité des nations qui peuvent s'y présenter ou représenter ¹. La dimension de l'inter-, avec tout ce que cela implique de différence, n'est pas ici l'objet d'une neutralisation. Je dois donc tenir compte, en vous parlant en votre langue, et vous demander de tenir compte, en m'écoutant parler, du fait que je suis anglais.

J'y insiste (non que vous risquiez de ne pas vous en apercevoir) parce que le fait que je m'adresse à vous en français n'est pas simplement un expédient empirique, assumé tant bien que mal, en vue de la commu-

1. En première version, ce chapitre, ainsi que le suivant, ont été prononcés comme conférence au Collège International au mois de mars 1986.

nication ou de la compréhension. Certes, il ne s'agit pas pour moi de traduire dans une langue donnée (en l'occurrence, le français) une pensée qui serait en droit universelle et indépendante d'une quelconque langue naturelle : mais il ne s'agit pas non plus de traduire en français une pensée qui serait, en l'occurrence, spécifiquement anglaise, britannique, voire « anglo-saxonne ». Je ne vous parle pas en anglais, mais je ne vous parle pas simplement *en tant qu'Anglais* non plus. Ni, bien entendu, en tant que français : je dirai – espérant ainsi condenser cette situation difficile, et répondre à la demande, devenue presque une obligation là-bas, de nommer avant de parler le lieu d'où on parle, comme si c'était possible – je dirai, donc, que je vous parle *en mauvais Français*.

A cela, il y a plusieurs raisons. En tant que professeur de français en Angleterre, j'y représente en quelque sorte la France, ou du moins la pensée et la littérature françaises. En tant que lecteur de ce que là-bas on appelle la « théorie littéraire » (qui recouvre bien des choses passablement hétérogènes, et notamment des choses qu'ici on rangerait plus facilement sous le titre de « philosophie »), je lutte, contre certains courants dominants de la pensée britannique, en faveur d'une certaine « pensée française ». Or il se trouve qu'en Grande-Bretagne, cette pensée (j'essaierai dans un instant de préciser laquelle), à la différence peut-être de ce qui s'est passé aux Etats-Unis, a été reçue, en général, non pas par les professeurs de français, encore moins, en général, par les philosophes, mais, par voie de traductions (surtout américaines) par les professeurs d'anglais, de littérature anglaise. S'il m'arrive de faire

des cours sur cette « pensée française », c'est presque exclusivement sous l'égide du département d'anglais, à l'intention d'étudiants de lettres anglaises. Dans cet échange de lettres, donc, je parle de la France, du côté de la France : en venant ici, par contre, pour vous parler en français d'auteurs français, me voilà au contraire bel et bien anglais, que je le veuille ou non.

Représentant, délégué ou messenger là-bas de la pensée d'ici, de vous-mêmes, je reviens pourtant ici sans loi à donner, sans rien à représenter, sans mission à remplir, sans nouvelles à apporter, sans lettres d'introduction, sans même pouvoir faire semblant, devant vous, de détenir une compétence spécifique quelconque. Me voici, donc, un peu tremblant et un peu paralysé. Mon autorité là-bas me venait de vous : rentré ici, à la source de cette autorité, « consulter l'oracle », comme m'a dit un collègue avant mon départ, j'aimerais mieux me taire et vous écouter. C'est pourtant vous qui m'avez invité à parler, et j'ai tout de suite vu votre jeu, ligüés que vous êtes contre moi, complices dans le complot qui se trame ici même – vous savez que plus je suis près de vous, moins j'ai le droit de parler; je n'ai rien à vous apprendre, rien à traduire pour vous. Je reviens les mains vides, désemparé, soumis à votre jugement, devant votre loi. En présence de ce qui donne autorité, on perd l'autorité, absolument. J'ai senti décliner mes forces à mesure que je m'approchais d'ici.

Que l'autorité soit annulée en présence de sa source n'implique pas simplement que plus on s'en éloigne, plus on en a. Passé une certaine distance, un point critique, elle retombe, catastrophiquement, à zéro. Comme toujours quand il faut garder ses distances, il